

Code et système de significations dans un cas de délire interprétatif

M. SCHMOUCHKOVITCH¹, I. KANELLOS², L. TANGUY³

Mots-clés :
Délire interprétatif, linguistique, code.

RÉSUMÉ : *Cet article se base sur un code établi par une patiente présentant un délire interprétatif. Comme alternative à une analyse psychanalytique, c'est ici une étude linguistique des productions de ce délire qui est proposée. Le système de codes, mis en évidence pour le cas étudié, est analysé formellement, puis en tant que matériau textuel. Ainsi mis en place et approfondi, ce cas nous a permis d'envisager sous un angle nouveau la notion d'interprétation.*

Key-words :
Interpretation disorder, linguistics, code.

SUMMARY : *This paper is based upon a code, which has been established by a patient who suffers from an interpretation disorder. Instead of a psychoanalytic analysis, we propose a linguistic approach to the discourses this patient has produced. Her code system is here formally analyzed, then viewed as textual material. Such an exploration allows us to consider from a new side the notion of interpretation.*

« L'étude qui va suivre est consacrée aux seuls interpréteurs, à ces sujets qui, plus que tous autres, mettent en relief l'association étrange de la raison et de la folie et méritent bien le qualificatif de "fous raisonnants" » (P. Sérieux et J. Capgras, Les folies raisonnantes, (6) p. 8).

INTRODUCTION

Interpréter c'est créer un monde conforme à un mode de vie possible. Le problème est celui de l'articulation entre les mécanismes propres à l'interprétation et le projet de reconstruction d'un monde pour le rendre compréhensible. En effet, le processus interprétatif est le recours privilégié pour définir un style de viabilité cohérent avec nos tolérances. De ce point de vue, l'écart introduit par le délirant par rapport à la *doxa*, c'est-à-dire aux modèles de significations faisant socialement l'objet d'un consensus, est en même temps tentative de reconstruction d'un monde alternatif, certes plus contraint et fantasque, mais néanmoins encore viable, un monde qui peut encore abriter et donner sens.

« Le paranoïaque, écrivait Freud en 1910, réédifie [l'univers], pas plus splendide certes, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il l'édifie par le travail de son délire. Ce que nous tenons pour la production de maladie, la formation délirante, est en réalité la tentative de guérison, la reconstruction. Celle-ci réussit après la catastrophe plus ou moins bien, jamais pleinement ; une « modification interne en profondeur » [...] s'est effectuée concernant le monde. Mais l'être humain a reconquis une relation aux personnes et aux choses du monde, une relation souvent très intense, quoiqu'elle soit hostile, elle qui était antérieurement d'une tendresse pleine d'attente » [(1), pp. 293-294]. Construire un monde n'est jamais trivial. Sa distance par rapport au monde de la

1. Praticien hospitalier, CHR de Brest, F-29200 Brest.

2. Maître de Conférences, École Nationale Supérieure des Télécommunications de Bretagne, Département Intelligence Artificielle et Sciences Cognitives, F-29200 Brest.

3. Enseignant-Chercheur, Département Informatique, Faculté des Lettres et Sciences Sociales, Université de Bretagne Occidentale, F-29200 Brest.

Correspondance : M. Schmouchkovitch, Hôpital de Bohars, 29820 Bohars.

Reçu le : 27 novembre 1997. Accepté le : 18 décembre 1997.

doxa partagée est fonction des distorsions interprétatives. Voulues ou impliquées, parfois même imposées par le système des cohérences que ce néo-monde construit nécessite pour exister, ces distorsions proviennent, soit de restructurations du plan du contenu, soit de déviations des parcours de lecture effectués sur la matière signifiante, diversement choisie. Soit, enfin, cas plus troublant car épistémologiquement problématique, de perturbations identifiables au niveau même des opérations d'interprétation. C'est avec ces questions en arrière-fond que nous avons étudié le cas de celle que nous désignerons dans la suite par le pseudonyme « Nathalie M. », dans l'objectif de saisir les casures interprétatives ainsi que la formalité du système qui lui permet de les valider de façon à construire son propre monde. Certes, la tentation est grande de faire appel à la psychanalyse. Mais ici, notre approche sera strictement linguistique. Ainsi, confrontés aux problèmes posés par son délire, nous avons refusé le primat du « sens commun », c'est-à-dire que nous n'avons pas abordé le système mis en évidence comme un réordonnement de concepts consensuels. Nous avons préféré en rechercher les spécificités jusque dans ses composantes élémentaires, ses signifiants. Ce n'est que dans un second temps, en nous servant de la propre production discursive de Nathalie M., enregistrée avec son accord, que nous avons tenté une réappropriation du système des significances suivant la théorie de la Sémantique Interprétative (4, 5). Mais tout d'abord, quelques mots sur son historique.

L'HISTOIRE DE NATHALIE M.

Ce 3 juillet 1992, Nathalie M. fuit de chez elle, insulte les voisins qui, à travers la cloison, l'ont traitée de lesbienne, va consulter un avocat, revient jeter des pierres dans leur jardin, et finalement, est admise en hôpital psychiatrique. Elle est habillée et coiffée avec une élégance très avant-guerre, très démodée. Enfermée dans sa chambre d'hôpital, elle a un comportement très régressif, elle ne se lève plus, urine au lit et à même le sol. Les premiers jours elle chuchote, semble méfiante, a des attitudes d'écoute. Elle n'exprime pas clairement d'idées délirantes, mais elle apparaît dissociée et, à tout instant, « interprétative ». Le diagnostic de psychose est posé dès l'entrée. Nathalie M. vient d'avoir 30 ans. Ses parents avaient divorcé quand elle n'avait que 8 ans. Elle ne voyait que rarement son père. Ce dernier avait été fleuriste, promoteur, agent d'assurances. Elle se souvient qu'il avait été admis dans le même hôpital, il y a cela de nombreuses années, pour un délire mystique. Sa mère, qui, d'après elle, l'a toujours rejetée, s'est remariée peu après son divorce avec un homme bien plus âgé qu'elle. Celui qui devenait son beau-père avait eu deux enfants d'un premier mariage : un fils oligophrène, mort à l'hôpital psychiatrique peu de temps avant l'admission de Nathalie M. et une fille décédée après une longue période de coma dont on ignore l'étiologie. Le beau-père ne voulant pas s'occuper des enfants de son épouse, ceux-ci ont été confiés à la grand-mère maternelle. Nathalie M. étant depuis toujours considérée comme une enfant un peu fragile (elle avait fait une hémorragie méningée en période néo-natale, puis une anorexie du premier âge) sa grand-mère allait la protéger davantage que les deux autres enfants. Cette grand-mère avait perdu une petite fille à l'âge de 9 mois, morte des suites compliquées d'une méningite. La grand-mère va régenter toute la vie de Nathalie M. Depuis, Nathalie M. n'a longtemps été que l'ombre de sa grand-mère, son jouet, presque une poupée, un objet guère plus animé que ces petits animaux électroniques, les *tamagotchi*. Elle lui choisissait ses vêtements, ses livres, décidait de ses loisirs. Jusqu'à l'âge de 23 ans, elles ont dormi dans le même lit.

Elle avait une amie, prénommée Chantal, une camarade de classe. Elles étaient inséparables. Mais dans quel contexte, et pour quelle raison la mère de son amie leur a-t-elle dit, à toutes deux : « Vous êtes toujours ensemble, vous ne fréquentez jamais de garçons » ? Le sous-entendu avait l'évidence de la vérité. Cautionnement fondateur du déclenchement de sa psychose ? On la soupçonnait d'être homosexuelle, lesbienne, de ce « lesbienage », selon son néologisme, qu'elle a en horreur. Sa grand-mère, ayant fait un malaise cardiaque, décida d'assurer l'avenir de Nathalie M., donc de la marier. Elle rédigea une petite annonce et des deux lettres qu'elle reçut elle retint celle qui comportait le moins de fautes d'orthographe. Ainsi Nathalie M. eut un mari. Elle eut aussi un emploi. Elle travailla quelque temps à l'URSSAF. C'est à cette occasion que les premiers symptômes de la maladie apparaissent. Les rapprochements et les interprétations auto-centrées abondent et en viennent à infiltrer toute sa vie psychique. Le délire éclôt et elle doit, peu de temps après, être hospitalisée.

L'hospitalisation fut longue, plus de six mois. La grand-mère accepta enfin que Nathalie M. aille rejoindre son mari. Ce n'est qu'alors qu'elle fait véritablement sa connaissance. Ils s'installent en Bretagne. Bientôt elle est enceinte.

Dans le dossier médical, une courte note fait mention d'une sorte de jeu interprétatif qui consiste à donner une signification aux plaques minéralogiques des voitures. Bien plus tard, l'un d'entre nous prendra sous sa dictée la totalité de son code (cf. section 4). Dans ce code à trois volets qu'elle a commencé à élaborer, il y a de cela plusieurs années, du temps où elle travaillait à l'URSSAF, elle attribue à certaines couleurs, aux lettres de l'alphabet et aux chiffres une signification particulière. Deux grands thèmes prédominent : la folie et le lesbienage. Ils forment une sorte de système et leurs éléments peuvent s'articuler dans des significations composites.

Par la suite, les entretiens n'apportèrent que quelques précisions supplémentaires, des exemples d'application du code, sans que nous puissions progresser dans une élaboration psychopathologique qui aurait rendu compte à la fois du thème classique de l'homosexualité dans la paranoïa et de la spécificité ou de la fonction de tels codes exceptionnels en clinique psychiatrique.

Le test de Rorschach, pratiqué quelques semaines après l'admission, met en évidence la désintégration de la personnalité que le sujet tente de contrôler dans un effort coercitif de maîtrise. Cependant cet effort pour cerner une réalité objective qui lui échappe se manifeste par la faible fréquence des réponses standardisées, celles que chacun partage, en un mot la doxa. Sans donner plus de détails, disons que le mauvais contrôle émotionnel (choc à la couleur rouge), le recours aux formes compensatrices de la désintégration mais qui ne coïncident pas avec les formes les plus communes, l'indice d'anxiété élevé et l'effraction corporelle sont des éléments en faveur de la psychose.

LE PROBLÈME DE L'INTERPRÉTATION DÉLIRANTE

Dans les traditions psychiatriques française et allemande, la description de l'interprétation délirante est nosographiquement liée à la paranoïa. Dans sa thèse de 1932, Lacan cite le psychiatre allemand Kraepelin qui, dès l'édition de 1899 de son *Lehrbuch der Psychiatrie*, limite la paranoïa « au développement insidieux, sous la dépendance de causes internes et selon une évolution continue, d'un système délirant durable et impossible à ébranler, et qui s'instaure avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action » [(2) p. 23]. Dans leur ouvrage, *Les folies raisonnantes*, sous-titré *le délire d'interprétation*, P. Sérieux et J. Capgras ajoutent à cette définition les caractéristiques interprétatives du délire que sont la « multiplicité et l'organisation d'interprétations délirantes [et] l'évolution par extension progressive des interprétations » [(6) pp. 4-5]. Cependant, le diagnostic de paranoïa ne se pose pas seulement en fonction de cette mosaïque d'items ou de symptômes, mais aussi selon une certaine appréciation clinique, la façon d'être-au-monde du paranoïaque. Dans les écrits classiques, l'abondance des observations, des cas rapportés, ne sert pas seulement d'exemples, d'illustrations *ad hoc* de la théorie ; la théorie a souvent la place d'un commentaire qui tente de faire comprendre le fonctionnement psychique du paranoïaque. Nous avons essayé de suivre cette même démarche en nous mettant à l'école du malade sans plaquer d'interprétation ou de modèle préalables.

Qu'appelle-t-on interprétation dans un délire d'interprétation ? « L'interprétation délirante [...] est un raisonnement faux ayant pour point de départ une sensation réelle, un fait exact, lequel, en vertu d'associations d'idées liées aux tendances, à l'affectivité, prend, à l'aide d'inductions ou de déductions erronées, une signification personnelle pour le malade, invinciblement poussé à tout rapporter à lui » [(6) p. 3]. Sérieux et Capgras, comme l'avait noté Lacan, partent du postulat que l'interprétation délirante ne diffère pas essentiellement de l'interprétation normale : « Les deux auteurs, il suffit de les lire pour s'en convaincre, n'en distinguent en rien le mécanisme des mécanismes normaux de la croyance, de l'association normale [etc.] » [(2) p. 65]. « Le mécanisme de la production des idées délirantes, dit encore Cotard, cité par les deux auteurs, ne diffère pas fondamentalement du mode habituel de formation des opinions erronées. » Mais dans sa thèse, Lacan ne fait pas autrement : « Pour l'interprétation, écrit-il, nous nous limiterons à la théorie psychologique très parfaite qu'en a donné Dromard, [et qui] est une inférence d'un percept exact à un concept erroné, par l'intermédiaire d'une association affective » [(2) p. 70]. Cependant une remarque incidente des deux auteurs dans un paragraphe de l'introduction où ils différencient l'interprétation délirante de l'interprétation erronée nous intéresse particulièrement. « L'interprétation délirante, écrivent-ils, tend à la diffusion, au rayonnement, elle s'associe à des idées analogues et s'organise en système » [(6) p. 4]. D'où la formule lapidaire : « Le délire d'interprétation est un système d'erreurs » [(16) p. 225]. Les interprétations auxquelles il renvoie sont toujours autocentrées, aussi a-t-on forgé le terme de délire de référence, ou encore de délire de signification personnelle. Elles peuvent être très sophistiquées, peu réalistes. Peu importe, le paranoïaque ne croit plus au hasard, ce qui pourrait apparaître comme un démenti sera aussitôt repris par une nouvelle interprétation. L'évolution de ce délire est progressive, avec une extension possible, dite en réseau, des interprétations qui, au maximum, peuvent envahir toute la vie psychique.

PRÉSENTATION ET MÉTHODES

De par la nature et les objectifs de cette étude, nous nous limiterons tout d'abord aux aspects purement formels des informations dont nous disposons à propos du délire interprétatif de Nathalie M. Cependant, nous ne nous retrancherons pas derrière le catalogue des notions et associations mises en place dans ce cas précis, dans la mesure où nous nous intéresserons aux implications interprétatives de celles-ci.

La pathologie précise de Nathalie M., sous l'angle « naïf » d'une attribution systématique de « concepts » à un ensemble de signifiants simples, à savoir les lettres de l'alphabet, les chiffres et certains nombres, ainsi que certaines couleurs, prend une première forme comme suit. Il est à noter que la déclaration de ce principe d'attribution de sens est spontanée chez elle, et que ces significations présentent une très grande stabilité depuis plusieurs années.

Premier aperçu

Plan formel Signifiants	Plan conceptuel Signifiés	Plan formel Signifiants	Plan conceptuel Signifiés
A	Sourire	Vert	Vie
B	Bébé	Jaune	Lesbienne
C	Con/lesbienne	Marron	Repos/tranquillité
D, E	Débile	Bleu	Mer/maladie
F	Folle	Orange	Dépression
G	Gouine	Rouge	Maladie de cœur
H	Hôpital	Blanc	Lesbienne
I/J/K/L	Lesbienne	Rose	Amour
M	Mort		
N	Névrosé	1	Seul
O	Qui veut rester	2	On est deux
P	Perdu		pour te faire pleurer
Q	Con	3	Triste
R	Rat	4	Qui veut rester
S	Sourire	5	Débile
T	Mort	6	Folle
U	Fou	7	Lesbienne
V	Vol	8	Pleurer
W	Débile	9	Perdu/Pendu
X	Qui perd la tête	10	Triste
Y	Lesbienne	11	Qui ne fait rien
Z	On est deux pour que tu sois ainsi	12	Mort
		13	Rat

On peut déjà constater que les principaux concepts s'articulent autour de la notion d'homosexualité féminine (gouine, lesbienne), des qualifications (négatives) de la santé mentale ou de l'humeur (névrosé, folle, perdu, qui perd la tête...), mais touchent aussi des zones conceptuelles *a priori* bien distinctes, voire positives (sourire, bébé...).

Ce code n'est pourtant pas que statique. Il est déjà possible d'envisager des formes de structuration minimales pour articuler les deux plans de signification (signifiants et concepts). En effet, il est régi par un ensemble de régularités et manifeste des canons interprétatifs qui légifèrent sur les relations éventuelles de motivation en reliant les plans des signifiants et des concepts. Cette exploration n'a pu être établie que par le biais de la textualité même, partant du principe que le sens ne se spécifie qu'en contexte et qu'il est toujours illusoire de plaquer notre compréhension des termes pour comprendre un tel système. Dans un dialogue explicatif, discursivement productif, Nathalie M. a accepté d'expliquer son code. C'est aussi la liste constituée de ses explications que nous avons étudiée.

Exploration du système

Notons dès maintenant que les différentes modalités sémiotiques du plan des signifiants ne semblent pas pertinentes pour elle ; il n'y a pas trois codes (pour les lettres, les chiffres et les couleurs), mais un seul. Comme on peut s'en rendre compte dans

ce premier aperçu du code, et comme il sera confirmé plus tard, les relations inter-sémiotiques (comme lettre-chiffre) cimentent le système.

Les principaux types de relations repérés sont les suivants :

Relations entre signifiants

La principale forme d'organisation du plan des signifiants consiste en une simple assimilation entre ces derniers, justifiant une attribution identique de sens. Ces assimilations sont plus ou moins complexes :

- similitude graphique entre I et J et Y, P et 9, Z et 2 ;
- similitude phonétique entre C et K et Q (son [k]) ;
- association cryptographique entre chiffres et lettres, comme E et 5, F et 6 (E est la cinquième lettre de l'alphabet, F la sixième).

Les couleurs restent généralement en dehors de ces assimilations. Notons également que les déformations graphiques, par exemple entre I et Y (en repliant sur elles-mêmes les branches supérieures du Y), ou L et C (en rajoutant un segment au L), laissent envisager des rapprochements plus étendus que les seuls proposés. Cependant, certaines associations de ce type ne sont pas envisagées, comme il sera explicité plus loin.

Relations entre signifiants et signifiés

Ce type de relations était le premier visé lors des entretiens d'exploration du code. Parmi ces attributions de sens, certaines restent plus rationnelles, alors que d'autres nécessitaient justement un recours aux assimilations entre signifiants :

- motivation orthographique ou phonétique, comme entre B et « bébé », S et « sourire », D et « débile ». Ce type de motivation est le plus courant, avec le suivant ;
- motivation graphique, comme 9 et « pendu » (le 9 ayant une forme de lasso), ou encore le H du panneau « Hôpital » ;
- motivations liées à son vécu lors de son expérience professionnelle à l'URSSAF ou lors de son séjour en hôpital psychiatrique. Il s'agit principalement des justifications pour le sens des couleurs, en s'appuyant notamment sur les couleurs des vêtements d'un individu particulier auquel était prêté tel ou tel comportement (blanc et lesbienne), ou encore la couleur des caractères apparaissant sur un écran d'ordinateur (orange) associée à son état dépressif quand elle travaillait avec un tel outil ;
- motivations classiques, ou populaires, pour lesquelles des attributions simples sont utilisées, comme bleu et « mer », rose et « amour », I et « seul » ;
- absence de motivation. Pour certaines associations aucune explication n'est proposée, à grand renfort de « C'est comme ça ! », comme entre A et « sourire », X et « qui perd la tête ».

Relations entre signifiés

Ces relations ne sont pas directement apparentes sur le premier aperçu du code présenté plus haut. La structuration de l'univers conceptuel propre à la pathologie de Nathalie M. est apparue en partie lors de l'exploration systématique des différentes significations. On peut d'ores et déjà en arriver à une catégorisation simple des relations entre les différents concepts :

- synonymie classique, comme l'appariement entre « gouine » et « lesbienne », « névrosé » et « folie », « con » et « idiot » (« con » n'étant jamais pris dans son acception sexuelle) ;
- associations libres, que l'on verra plus tard comme centrales dans les perturbations conceptuelles de ce cas. Les plus marquantes sont « sourire » ↔ « débile » et « con » ↔ « lesbienne » (et donc « idiot » ↔ « lesbienne »).

Les associations du second type ne sont que rarement explicitées par un appel au vécu (URSSAF ou hôpital). De plus, la grande quantité de symboles ayant trait à l'un des concepts ainsi associés nous indique la centralité de ceux-ci dans la pathologie. Les trois « molécules » de signification composées de sourire-débile, lesbienne-gouine-idiot-con et celle ayant trait à la folie {perd la tête, hôpital (psychiatrique), folie, fou, etc.}

couvrent à elles seules les trois-quarts des attributions unitaires de sens. Ce sont donc ces zones conceptuelles que nous explorerons plus précisément par la suite.

Mais intéressons-nous maintenant aux propriétés du « système formel de significations » ainsi dégagé.

Propriétés du système

Les trois types de relations que nous venons de dégager nous permettent de considérer l'ensemble comme un système formel, à savoir une articulation superposée entre un univers syntaxique (formé des symboles signifiants et des relations entre ceux-ci), et un univers sémantique (les différents concepts). Chacun de ces plans est structuré par une simple relation, sinon d'identité, du moins de similitude entre les éléments qui le composent. Une relation d'opposition et d'incompatibilité est également décelable.

Pour le plan des signifiants, la souplesse des opérations justifiant la similitude est très importante. Comme nous l'avons fait remarquer, les déformations graphiques permettant de passer du Y au I sont assez marquées pour envisager de les étendre. Il est toujours possible de déformer un V pour en faire un A par exemple. Cependant, même si Nathalie M. parvient à accepter certains ajouts à son code sur nos propres propositions, certaines associations sont refusées. Comme il a été précédemment envisagé, les relations du plan des signifiants sont généralement calquées sur celles du plan conceptuel, et les refus d'association de formes (essentiels dans le système) sont dus à des refus d'association de concepts. À ce sujet, et au dire de Nathalie M. elle-même, certaines des justifications d'attribution de sens ont été produites *ad hoc*, pour répondre à une question posée lors de l'entretien. Par contre, certaines de celles-ci, notamment la mise en relation cryptographique entre chiffres et lettres, sont bien ancrées chez elle. Les autres justifications peuvent d'ailleurs être modifiées au cours du temps. Il nous faut donc retenir ici la centralité de certaines associations, autour desquelles une souplesse est permise dans les justifications locales, tant qu'elles laissent subsister une forme de cohérence.

Donc, la régulation du système de significations ne peut se faire sur la seule base du plan des signifiants, sous peine de voir la totalité des concepts fusionner en un seul par le jeu des modifications graphiques [on parle dans ce cas de système formel inconsistant (3)]. La survie de ce code comme système opératoire passe par l'organisation du plan conceptuel.

EXPLORATION DES CONCEPTS

Le cœur de notre étude du code de Nathalie M. se situe donc dans l'exploration des différents concepts que celui-ci articule. Ceux-ci n'ont rien d'étonnant au regard de la psychopathologie. Toutefois, même hors d'une sphère d'interprétation psychanalytique, il reste encore des possibilités d'analyse de la structure de cette zone conceptuelle perturbée pathologiquement, notamment en étudiant les rapports avec le plan signifiant.

Le premier indice de la complexité de ce plan fut l'incompatibilité complète que Nathalie M. établissait entre « folie » et « lesbienne ». À plusieurs reprises, elle a déclaré l'impossibilité d'un double statut, « on ne peut pas être à la fois folle et lesbienne ». Cette incompatibilité pour l'instant impénétrable se projetait également dans le plan des signifiants, par le refus d'assimiler graphiquement 6 à G, par exemple (6 = sixième lettre de l'alphabet, donc F, donc signifiant la « folie », et G = « gouine » soit « lesbienne »). La séparation consciente et cohérente de ces deux molécules conceptuelles garantit ainsi la cohérence et la pérennisation de son système.

Lors de l'exploration systématique des concepts, le matériau textuel nous a permis d'un côté d'accéder aux niveaux des réorganisations et des déplacements des charges sémantiques qui caractérisent sa pathologie et, d'un autre, d'avoir une esquisse de la forme de certaines opérations interprétatives élémentaires qui organisent son code en système. Deux exemples en donneront une illustration.

La mort et le « cadavérisme »

Le concept le plus marquant est sans doute celui de « Mort » tel qu'il apparaît dans la signification de la lettre M. Son premier discours à ce propos, alors qu'il lui était

demandé de justifier cette attribution de sens, fut tout d'abord d'appliquer circulairement son code au mot « Mort », ce qui donne, en rétablissant un ordre syntaxique : « Rat mort qui veut rester » (R = Rat, T = Mort, O = Qui veut rester). Sans que pour autant elle n'utilise cette phrase-oracle comme justificatrice du sens qu'elle accorde à la lettre M, la glose qu'elle en fit permit de se rendre compte que le terme « Mort » ne signifiait absolument pas le concept classique. Être mort est ici un signe de grande dépression, d'absence de volonté. Il s'agit donc d'un synonyme de « déprimé », voire de « névrosé ». Elle reconnaît bien l'homonymie avec le concept classique de la mort, qu'elle manipule alors sous le terme « cadavérique ». Mise à l'aise par ce nouveau terme évitant la confusion, elle parle même d'une possible proximité entre les deux notions, par le biais du suicide : être mort, c'est être déprimé, et cela peut mener à un état cadavérique. Mais ce n'est pas pour autant que les deux notions doivent se superposer, ce qu'elle rejette toujours très catégoriquement.

Le « lesbienage »

Le cas des allusions plus ou moins directes à l'homosexualité (d'ailleurs uniquement féminine, par les termes lesbienne et gouine) est encore plus complexe. Malgré la présence centrale de cette molécule conceptuelle, les discours explicatifs de Nathalie M. restent vagues. Admettant la définition classique (d'une femme attirée par d'autres femmes), les relations mises en évidence entre ce concept et les autres la poussent à reformuler l'ensemble. Elle propose d'ailleurs spontanément le terme de *lesbienage*. La première relation identifiable est celle de l'incompatibilité entre le lesbienage et la folie. À maintes reprises, elle déclarera l'impossibilité d'être à la fois folle et lesbienne. Cette incompatibilité entre les deux attributs est si profonde qu'elle se traduit par un refus d'association entre formes signifiantes. On a vu sa résistance de transformation graphique entre 6 et G (respectivement « folle » et « gouine » dans son code). Un autre cas qui renforce cette distinction est celui où elle relate son inquiétude lorsque, lors de son stage à l'URSSAF, correspondant à la période de mise en place de son code, elle fut qualifiée de « Grande Folle ». Se sentant menacée, elle mit en place une interprétation qui ne la satisfait pas : de « grande » elle retient G = gouine, et est gênée par la juxtaposition de « folle ». En première conclusion, elle ne comprend pas ce que cette expression peut signifier : « Ça ne veut rien dire. »

Pourtant, parfois, les deux notions se recoupent plus ou moins. Cette simple phrase : « On m'avait bien dit, quand je suis rentrée à l'hôpital psychiatrique, que je n'étais pas lesbienne », semble en contradiction avec l'explication qu'elle donne de son internement : « on » voulait la rendre lesbienne, mais cela ne l'intéressait pas, alors elle a été internée. Il n'y a d'ailleurs dans son discours que des gens « qui s'occupent de lesbiennes » ou « qui veulent la rendre lesbienne ». Jamais de provocation directe, ni d'identification claire d'un individu homosexuel. Quant à l'homosexualité masculine, aucun rapprochement n'en est proposé. Par la suite, nous étant intéressé plus profondément à la notion de lesbienage et sur son opposition totale à celle de folie, elle modifiera petit à petit la zone conceptuelle, et aboutira à une nouvelle définition de la lesbienne : celle qui n'a plus de volonté, qui n'a plus de goût à rien. La plus belle image pour représenter cet état sera l'électroencéphalogramme plat, la mort clinique. Ou mieux encore, la « mort » dont il était question plus haut. D'une totale opposition, de deux univers disjoints elle en viendra à considérer un continuum, un seul axe où ranger toutes les notions ayant trait à la pathologie mentale, s'étendant de la débilité, un moindre mal (« de toute façon, il n'y a pas de gens normaux, il n'y a au mieux que des débiles ») au lesbienage, ou stade final, en passant par la folie, elle aussi minorée dans sa gravité. La conformité mentale se concentre ici dans la notion de but, de volonté d'agir. La *lesbienne*, comme le *mort*, en est dépourvue.

LE PROBLÈME DE LA VIE INTERPRÉTATIVE DU CODE

Malgré les discours éloquentes de Nathalie M. sur la richesse et la complexité de son organisation, et ses tentatives parfois laborieuses mais lourdes de significations pour l'expliquer et le rationaliser, nous avons encore peu d'indices quant à la véritable utilisation

tion et à la vie interprétative de ce code. Les rares exemples de composition qu'elle propose spontanément, qui s'appliquent généralement à des plaques minéralogiques et à des assortiments de couleurs pour une tenue vestimentaire, se limitent à une succession de concepts avec, dans le meilleur des cas, un réordonnement syntaxique sans explication ultérieure. Une telle pauvreté dans la production semble en dissonance avec la richesse descriptive. Tant pour explorer cette mise en pratique que pour enrichir notre compréhension de l'organisation du système, nous avons donc eu recours à certains « exercices » qui ne visaient qu'à nous renseigner un peu mieux sur les conditions d'opérationnalité de son code et les paramètres de sa mise en œuvre. Interrogée à ce sujet, Nathalie M. parlait de son code tantôt comme d'un bouclier contre un ensemble d'agressions sociales, tantôt comme d'un moyen d'éviter le vide et l'ennui, et parfois même comme d'un simple jeu.

Ses explications, et l'absence d'exemples probants de la mise en œuvre, nous ont conduits à nous poser les questions suivantes :

- S'agit-il d'un code qui formule une réponse systématique face à un monde qui reste globalement incompréhensible ? Une réponse globale qui spécifie donc une attitude interprétative générale et rigidifiée visant à rendre intelligible, et par conséquent viable, ce monde par le biais d'une interprétation *ad hoc* ? Et dans ce dernier cas, une telle attitude annonce-t-elle un processus de reprise de contact avec un monde qui lui semble s'éloigner d'elle, parfois de manière impondérable parce que recelant divers potentiels d'agression ?

- S'agit-il d'une réaction à l'intrusion d'autrui lorsque cette dernière est ressentie menaçante, voire dangereuse ? Concerne-t-elle exclusivement des rapports avec des personnes ou bien déborde-t-elle le plan de l'intersubjectivité pour concerner l'ensemble de son espace vital ?

- Ou bien s'agit-il seulement d'un artifice de portée générale mais déclenché à désir sous des spécifications contextuelles particulières pour élaborer une réponse à une interrogation contingente ?

- Ou enfin, tout ce système n'a-t-il d'autre finalité que son fonctionnement propre, un peu à la manière d'un jeu ?

- Et, dans tous les cas, quand exactement son code se déclenche-t-il ?

Cette dernière question était d'importance dans la mesure où l'on a pu vérifier que Nathalie M. possédait par ailleurs un registre interprétatif ne s'écartant pas de la doxa. Il nous importait, ainsi, d'avoir une idée sur les caractéristiques situationnelles susceptibles de le déclencher, un déclenchement qui équivaut toujours à des perturbations des structures sémantiques qu'on pourrait appeler « doxales » et mise en place d'une alternative interprétative dont elle seule est maîtresse. Ce point est fort intéressant. Normalement, le sens est un *modus vivendi* entre plusieurs formes de systématisme, relevant essentiellement de couches, chacune couvrant une population et une zone distincte, allant d'une communauté linguistique à un individu, en passant par diverses catégories socioculturelles. Dans le cas de Nathalie M., l'alternative interprétative qu'elle propose consisterait donc à remplacer la stabilité sémantique des normes sociales et celles qui dépendent du système fonctionnel de la langue pour leur substituer une seule norme, la sienne, qui occupe, désormais, tout le registre de la mise en place du sens. On pourra certes lire ici le travail du « concernement » psychotique. Dans notre contexte, donc, le déclenchement du code se manifesterait par l'effacement des caractéristiques sémantiques de la doxa.

Cette interrogation nous amenait directement sur une formulation plus générale : le hiatus avec la doxa qu'elle présente provient-il chez elle d'un défaut situé au niveau du processus interprétatif même ou bien de l'objet constitué, l'interprétation ? Il fallait, ici, d'un côté montrer dans quel sens les mécanismes interprétatifs sont ou non conservés et d'un autre, identifier, éventuellement, les moments de la dérive interprétative : concerne-t-elle le processus de la lecture, voire de l'interprétation en général, ou bien des choix privilégiés sur le plan de l'activation et de la préférence des charges sémantiques qui constituent ses concepts ?

Déjà, l'hypothèse sous-tendant notre première interrogation nous semblait par trop forte. En effet, plusieurs signes tendaient à montrer que ce code restait inhibé dans de

nombreuses situations et que la doxa le remplaçait commodément. Ainsi, par exemple, Nathalie M. n'interprète pas systématiquement la couleur des habits de son médecin, ni les couleurs qu'utilise sa fille pour dessiner. Elle n'applique pas non plus nécessairement son code sur les numéros de téléphone. Encore moins, elle ne cherche jamais à se positionner sur un niveau métalinguistique pour faire une analyse d'un discours susceptible d'être exploitable par son propre code (combien de phrases, par quelle lettre une phrase commence, quelles lettres ou chiffres sont utilisés, etc.).

Le code attend des conditions d'actualisation particulières, et il reste toujours à identifier ce caractère qui rend son utilisation nécessaire.

Davantage pour explorer le terrain que pour évaluer une hypothèse déjà élaborée, nous lui avons tout d'abord proposé un poème de Verlaine⁴. Son analyse, si elle ne pouvait pas retenir l'attention du point de vue de la critique littéraire, restait néanmoins, pour l'essentiel, conventionnelle. Le code n'est intervenu qu'accessoirement et tout à la fin, non sans une certaine insistance pour le faire appliquer. Sa résistance était sans ambiguïté : « Ça c'est autre chose, c'est un poème, ça n'a rien à voir... » Il est cependant à noter que dès le début, elle a identifié ce qu'on lui demandait comme le genre de pratique que suppose un commentaire de texte de type scolaire.

Nous avons alors pensé à fabriquer deux textes plutôt courts, et les lui soumettre. Les textes ont été composés pour vérifier si l'applicabilité de son code était « gratuite » au sens d'un système formel qui fonctionne en complète autonomie si et seulement si certaines conditions formelles se présentent dans son environnement interprétatif ou bien s'il correspond à un vécu, localisé dans un temps passé, auquel cas le rappel d'un tel vécu à la surface du présent serait, seul, susceptible de valider les conditions de déclenchement du code.

Dans cette optique, nous avons composé un premier texte court mais relativement difficile à comprendre, en y injectant précisément de manière massive nombre d'éléments empruntés à la formalité même de son propre code. Un tel texte, privé de toute indication contextuelle ou historique, assez distant d'une situation habituelle, sans parenté avec des textes appartenant à un corpus identifié, sans spécification de genre et, surtout, parsemé d'éléments directement exploitables par son code, devrait être par excellence une forme d'entrée directe dans les modalités interprétatives de son système. Un court extrait de ce texte est assez parlant :

[...] Tout cela était bien loin, depuis leur départ pour l'œil de Kwa,
le 7 d'Araba, en Fli. [...]

Cependant, notre présomption allait dans le sens opposé : dans la mesure où il n'y a pas identification de vécus, dans la mesure où la sphère affective de Nathalie M. n'était pas convoquée et ses secteurs sensibles non actualisés (liés, notamment, à son expérience à l'URSSAF et à son séjour en hôpital), le code devrait rester globalement inopérant. Autrement dit, ce texte tendrait à réfuter la pure formalité du code, son autonomie opératoire et sa mise en place par de simples associations de symboles qui seraient plus des signaux que des signes linguistiques, plus des formes que des contenus.

Si une telle présomption se vérifiait, il resterait à s'interroger sur la fonction organisatrice de son code : quel type de matériau organise-t-il, comment et pourquoi ?

Le deuxième texte se proposait d'exploiter les options que la première hypothèse offrait déjà. Il s'agissait d'un texte court et plutôt facile, du genre des poncifs des *reality shows*, où l'on a soigneusement évité d'utiliser des éléments directement empruntés à la formalité de son code. On a sciemment cherché à raconter une histoire simple présentant plusieurs ressemblances avec la sienne lors de sa première expérience professionnelle. Son thème était celui du malaise ressenti par une jeune femme dans la petite société de son travail. Plusieurs éléments d'un moment critique de son passé (son stage à l'URSSAF notamment) y ont été relativisés – même le prénom de la protagoniste avait été choisi pour se rapprocher du sien (Nadine). L'hypothèse que l'on essayait de vérifier était que si, malgré l'absence d'éléments formels, il y avait identification avec la protagoniste de l'histoire et plus spécifiquement de ses conditions de travail avec celles

4. Ce texte ayant déjà été à la base d'une analyse formelle dans (7).

que Nathalie M. a connues lors de son stage professionnel, la mise en place du code serait immédiate. Une telle réaction donnerait probablement des indices précieux sur la mise en place de son système interprétatif : on pourrait raisonnablement le considérer comme réponse à un monde qui s'ouvre vers elle sous le mode de l'agression. Le faire fonctionner serait ainsi une condition pour garantir, précisément, une alternative interprétative de ce monde impossible à vivre « comme le vivent les autres ».

Cependant, les réponses que nous avons eues n'ont pas tout à fait suivi les schémas classificatoires simples suivant lesquels nous pensions avancer dans la question des conditions de déclenchement de son code. Elles nous ont néanmoins permis de réfléchir sur un ensemble de problèmes méthodologiques sous-tendant nos hypothèses.

Ainsi, lors de la lecture du premier texte, malgré un lapsus de lecture qui a orienté son interprétation dans le cadre de son vécu en hôpital psychiatrique (elle a lu « infirmières » au lieu de « fermières »), le code ne s'est point déclenché. Son analyse est restée pour l'essentiel doxale et a privilégié les alternatives interprétatives plutôt que les réponses arrêtées. Cette perplexité explicative était dans tous les cas fort loin du projet d'une interprétation rapidement disponible et opérationnelle par le biais du code. Elle témoignait, de plus, de stratégies de lecture tout à fait normales qui refusaient d'emprunter les sentiers de la formalité, et ce malgré de nombreuses incitations.

Cependant, le code ne s'est pas non plus déclenché lors de la lecture du second texte. L'identification avec le personnage de Nadine et les conditions de son travail ne s'est point produite. Les réponses que nous avons reçues sur un ensemble de demandes d'explication ont donc été également du registre de la doxa (à une faute d'interprétation près, mais qui n'avait pas de rapport avec son code).

Si la première hypothèse semble plutôt confirmée (mais nous reviendrons sur cette question plus tard) et nous autorise de plausiblement considérer son code comme partie intégrante d'une préoccupation de viabilité et non pas comme un jeu de mécanique qui tourne tout seul et quelque peu à vide, le second texte n'a pas tenu ses promesses. Conçu comme un plagiat du récit de son expérience à l'URSSAF, il n'a pas été reconnu comme tel. La seule structure du texte ne garantissait pas l'appel à certaines stratégies de lecture.

Quoi qu'il en soit, la deuxième hypothèse n'a pu être ni vérifiée ni réfutée. Si les problèmes des conditions de déclenchement d'un vécu reconduit au *hic et nunc*, posés précisément par le second texte, sont préoccupants (comment s'assurer qu'un vécu est effectivement « appelé » et devient présent ?), le premier texte introduisait déjà le doute à l'intérieur même de notre problématique dans la mesure où s'y est, malgré tout, opéré un début d'identification (probablement préparé par son lapsus).

PERTURBATION DE LA DOXA ET STRUCTURES SÉMANTIQUES

Notre étude peut recevoir deux formes de conclusion qui tendent à une unification. Elles visent des aspects relevant de la théorie sous-jacente à la modélisation et à l'investigation des structures sémantiques par le biais de la textualité.

Le problème de la modélisation

Alors que la première constatation nous conduisait vers un simple inventaire structuré, un véritable code associant un ensemble de significations à des éléments qui en sont classiquement dénués, la réalité semble plus complexe. Ce code nécessite pour être appréhendé dans son entier un troisième volet, une troisième couche, dans laquelle sont structurées les zones conceptuelles qui s'écartent notablement d'une doxa (Fig. 1). Les redéfinitions des termes principaux, où les significations classiques côtoient les interprétations libres, seront ici le véritable substrat d'une analyse plus centralement linguistique, et sémantique, mettant en jeu des pratiques de communication spécifiques et spécifiantes.

Le problème central sera donc l'explicitation des rapports entre ces concepts pathologiquement perturbés avec les termes aux définitions classiques, et non plus le rapport entre ces concepts et les unités signifiantes (lettres, chiffres, couleurs). Cependant, ce

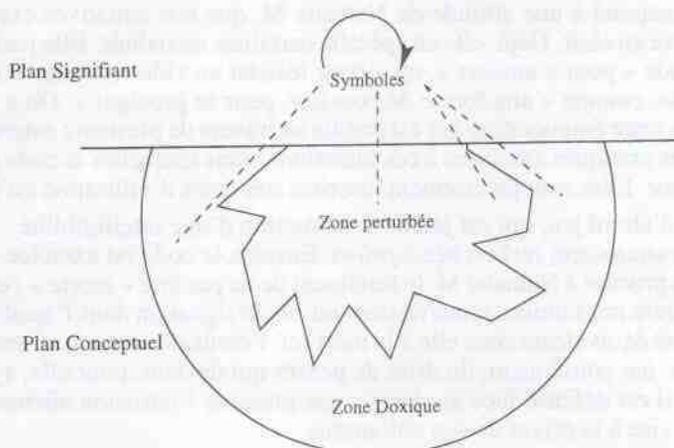


Fig. 1. – Proposition schématique de modèle.

dernier type de relations avec le plan de la signifiante restera un outil précieux, voire une explication d'un schéma régulateur.

La confusion qui semble prise en compte par Nathalie M. entre ces notions perturbées et leurs correspondants dans la doxa serait-elle alors canalisée, éloignée par la construction d'un autre niveau, justement celui des signifiants élémentaires, qui semblent suivre des schémas de régulation propres, et tentent d'organiser un univers conceptuel chaotique et déstructuré ?

Cela expliquerait alors en partie la faiblesse « divinatoire » de ce code attribué à ces signifiants. Rares sont en effet, comme on l'a vu, les cas de mises en application réelle, de composition de significations élémentaires. Et même dans ces rares cas, il n'y a jamais de conclusion synthétique à laquelle on pourrait s'attendre en rapprochant ce principe de celui d'une divination, numérologique ou autre. La tentative de rationalisation d'un univers conceptuel perturbé, mais pas suffisamment pour se décrocher totalement de la doxa, se serait alors concrétisée dans ce code simple mais solide et stable.

Le thème de la pratique dans l'évaluation des apports de la textualité

Nos interrogations sur les vertus explicatrices d'une approche basée sur le texte en matière d'exploration des structures sémantiques nous ont amenés à réfléchir pour notre cas en termes non plus de « vécu actualisé » mais de « pratique interprétative ». En effet, si le code de Nathalie M. peut être compris comme une construction intellectuelle qui lui permet d'interpréter le monde de manière à le rendre viable, on ne connaît que très peu les circonstances dans lesquelles ce code apparaît comme nécessaire. Le vécu, probablement fondamental dans la mise en place d'une théorie saine du sens, se révèle, dans notre cas, un concept sinon inutile, sûrement inopérant. Le thème de pratique n'est pas une distinction de plus dans un amas théorique mais un concept clé dans la considération de tout phénomène interprétatif. Comme tel, il est structuré et se déploie par priorités normatives qui règlent les processus de la lecture et de l'interprétation. Ainsi, il n'est pas impossible que la pratique de l'analyse de texte, avant de renvoyer au seuil d'une intériorisation, renvoie à des formes de normativité de type académique (comme l'exercice du « commentaire de texte » auquel elle s'est sentie soumise dès la présentation d'un texte) qui inhibent toute autre possibilité interprétative – notamment identificatoire.

Tant donc théoriquement qu'expérimentalement, il est par conséquent question plus de la corrélation entre le code et une pratique interprétative que du code et d'un certain vécu. Le véritable problème concerne ainsi les spécificités de la pratique interprétative qui rend ce code nécessaire – le jeu n'étant point à exclure.

Y a-t-il à ce point fusion entre le thème de la pratique et celui de l'attitude interprétative ? En effet, le code n'est pas simple opinion qui varie avec les aléas du régime dis-

cursif. Il correspond à une attitude de Nathalie M. que nos tentatives expérimentales n'ont pu mettre au clair. Déjà, elle en spécifie certaines modalités. Elle parle d'une utilisation du code « pour s'amuser », ou « pour résister au vide », « pour faire travailler sa tête », enfin, comme « une forme de bouclier, pour se protéger ». On a vraisemblablement, dans cette énumération qui est établie au travers de plusieurs entretiens, la liste exhaustive des pratiques associées à ces intentions, dans lesquelles le code justifie pleinement sa place. Elles sont précisément inscrites aux types d'utilisation qu'elle décline.

Il y a tout d'abord jeu, qui est jeu de construction d'une intelligibilité – découverte mais pas nécessairement recherchée *a priori*. Ensuite, le code est exercice, exercice de la pensée, qui procure à Nathalie M. le sentiment de ne pas être « morte » ; exercice certainement pauvre mais moins appauvrissant qu'une résignation dans l'apathie, très vraisemblablement équivalente chez elle à la mort (cf. l'étude du concept en section 5), une revendication, par conséquent, du droit de penser qui devient, pour elle, synonyme de vivre. Enfin, il est défense face au danger que présente l'intrusion aliénante d'autrui, intrusion qui vise à la priver de son autonomie.

Si les deux premières explications peuvent sembler proches (on joue aux mots croisés certainement pour s'amuser, pour « tuer le temps », mais le jeu même est exercice qui mobilise des ressources cognitives parfois très complexes), la troisième relève plus du pathologique. Cependant, même dans ce cas, la préoccupation de Nathalie M. était toujours dans le régime de la clarté : le code, même s'il est hermétique, assurait à la fois la protection et le maintien du droit de comprendre.

BIBLIOGRAPHIE

1. Freud S. : Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (dementia paranoïde) sous forme autobiographique (1910). In : « Œuvres complètes de Psychanalyse, t. X ». PUF, Paris, 1993.
2. Lacan J. : De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. *Le Seuil*, Paris, 1975.
3. Mendelson E. : Introduction to Mathematical Logic. *Wadsworth & Brooks*, 1987 (3rd Ed.).
4. Rastier F. : Sémantique Interprétative. *Le Seuil*, Paris, 1987.
5. Rastier F. : Sens et Textualité. *Hachette*, Paris, 1989.
6. Sérieux P., Capgras J. : Les folies raisonnantes, le délire d'interprétation. *Félix Alcan*, Paris, 1909.
7. Tanguy L. : Traitement automatique de la langue naturelle et interprétation : contribution à l'élaboration d'un modèle informatique de la sémantique interprétative. Thèse de Doctorat – Mention Informatique, Université de Rennes 1, 1997.